

Hortensia CALVO, Beatriz COLOMBI (ed.), *Cartas de Lysi. La mecenas de Sor Juana Inés de la Cruz en correspondencia inédita*, Madrid: Iberoamericana/Frankfurt am Main: Vervuert/México D.F., Bonilla Artigas Editores, 2015, 240 p.

Une bonne surprise qui fait espérer d'autres découvertes dans les riches bibliothèques des États-Unis d'Amérique. Dans un dossier mal classé acquis par échange en 1936 chez un libraire juif allemand réfugié à la Nouvelle Orléans, la bibliothécaire de l'Université de Tulane, Hortensia Calvo, a trouvé deux textes de María Luisa, comtesse de Paredes, épouse du marquis de La Laguna et vice-reine de Nouvelle Espagne de 1680 à 1686. Le premier (30 décembre 1682, 8 fol. r/v) est une lettre adressée à sa cousine María de Guadalupe, duchesse d'Aveiro. Une seconde lettre (29 juillet 1687, 3 fol. r/v) l'est à son propre père, Vespasiano Gonzaga dont elle ignore le récent décès. Le couple est alors en attente du bateau de retour.

Outre les fac-similés, nous trouvons dans le livre la version paléographique et la modernisée, une introduction très fournie, de nombreuses notes, une chronologie détaillée (entre 1621 à 1728) de la vie publique et privée de cette grande famille, une bibliographie. En annexe, deux lettres inédites adressées par le duc de Medinaceli à son frère le vice-roi, les deux petits poèmes écrits par María Luisa en éloge de son amie Juana, trois de Sor Juana à la comtesse, son long *romance* « Grande duquesa de Aveiro... », des portraits et un index.

Le premier texte ressuscite les mérites intellectuels de cette duchesse luso-castillane. Nos éditrices ont lu l'Espagnole Natalia Maillard Alvarez qui elle-même a lu les *Mémoires* de Saint Simon : « Sa maison à Madrid était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus considérable en esprit, en savoir et en naissance » (Pléiade, t. I, p. 834). Issue de la plus haute noblesse, mais placée alors dans une situation politique et matrimoniale intenable, cette femme était riche, pieuse, généreuse en faveur des missions jésuites et même franciscaines. Un de ses protégés, le trentin Eusebio Kino (Kuhn) se révéla un très grand explorateur quoique médiocre astronome. Mais elle était aussi une femme fort savante, possédant plus de 4 000 livres en dix langues différentes dont on conserve le catalogue. Quand Sor Juana la dit « Presidenta del Parnaso », ce n'est pas de la flatterie.

La lointaine cousine de Mexico, beaucoup plus jeune, apparaît dans la lettre comme une fidèle disciple de la duchesse. Elle partage sa piété, son intérêt pour les Indiens que cette fois elle connaît, et son enthousiasme pour les missions jésuites des Philippines (« la China »). Elle est très à l'aise pour parler politique mais, intellectuellement, elle se sent très seule à Mexico. Ses visites à Sor Juana Inés de la Cruz constituent à l'entendre le seul dérivatif. Les vingt lignes qu'elle consacre à la « monja de San Jerónimo » sont un vibrant éloge de sa science et de son intelligence : « Creo que habías de gustar mucho de

hablar con ella. » (p. 177) Le lecteur est frustré de ne pas trouver enfin dans cette lettre un portrait physique de Sor Juana.

Un autre aspect mis en lumière est l'obsession de la descendance. À 34 ans, María Luisa a perdu une fille de 3 ans, un garçon de 18 mois et elle relève d'une fausse couche. Elle est alors à deux mois d'une nouvelle grossesse mais son angoisse est aussi forte que son espoir. Quand elle écrit la seconde lettre, elle laisse éclater sa joie d'avoir enfin un charmant José/« Chepito » qui a 4 ans : « como es criollo lo quieren mucho ». Ici se manifestent à la fois l'aristocrate qui peut enfin transmettre ses titres, la vice-reine qui se dit satisfaite du bilan politique de son couple, et la « madre de carne y hueso ».

On manque d'espace ici pour commenter les innombrables allusions à la vie publique et familiale des correspondants. Les éditrices les ont vaillamment et longuement annotées ; on citera les frictions, en 1687, entre l'ancien couple vice-royal qui attend son embarquement mais paraît encore dans les cérémonies avec le nouveau. María Luisa ne ménage guère les successeurs. Les Français verront aussi mentionné l'explorateur Cavalier de la Salle qui fait peur (à tort cette fois) au marquis de la Laguna.

« Abre numerosas interrogantes sobre la vida de las mujeres nobles del siglo XVII hispánico » lisons-nous page 12. En effet, elles paraissent ici beaucoup moins compassées qu'on ne l'imagine souvent. Notre seule véritable critique concerne le dossier Sor Juana. La bibliographie est approximative. Par exemple Amado Nervo, édité en 1910, apparaît faussement comme un auteur de 1995. Surtout, il eût été souhaitable d'évoquer la grandiose représentation privée devant la vice-reine de la *comedia* de Sor Juana *Los Empeños de una casa* le 4 octobre 1683. Cette initiative pouvait faire figure de défi face au tout nouvel archevêque Francisco Aguiar y Seijas, connu pour son hostilité au théâtre. De façon inexplicable, cet important personnage est oublié dans la chronologie et n'apparaît que comme évêque page 76. Ne trempions pas jusqu'au cou María Luisa dans l'eau bénite.

Marie-Cécile BÉNASSY  
Université de Paris III

Evelyn SANCHEZ, *Las élites empresariales y la independencia económica de México. Estevan de Antuñano o las vicisitudes del fundador de la industria textil moderna (1792-1847)*, Puebla, Universidad de Puebla, 2013, 363 p.

Este libro es la versión española de una tesis leída en el año 2000. Refleja fielmente los puntos fuertes y también algunas de las insuficiencias del original.

El punto más positivo consiste en una correcta reconstrucción de la carrera del biografado. No era empresa fácil porque si bien dejó una apreciable documentación, ésta permanece silenciosa acerca de amplios segmentos de su vida; porque también la imagen que él mismo se dio